

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'académie de la part des trois directeurs du *Journal des Savants*, MM. Jacques Jouanna, Jacques Dalarun et moi-même, le fascicule janvier-juin 2020 qui a bénéficié des soins et du dévouement de M. Matthieu Guyot dans des temps difficiles. Ce fascicule qui forme un volume de 244 pages comporte trois articles qui successivement scrutent une inscription latine mutilée de la Narbonnaise, les notes marginales d'un exemplaire de l'*Utopia* de Thomas More (Bâle, 1518), les archives de Toros Toramanian, archéologue qui travailla à Ani et sa région, et, ce faisant révèlent la carrière d'exception d'un notable, une tentative de réaliser l'utopie morienne en Nouvelle-Espagne, l'histoire du monastère arménien de Bagnayr (X^e-XIV^e s.) et ses soixante-dix inscriptions.

Sous le titre « Le monument funéraire d'un notable narbonnais : la mémoire familiale et une carrière d'exception. À propos d'une inscription de Paguignan (Aigues-Vives, Hérault) » Michel Christol étudie une inscription trouvée dans ce hameau d'Aigues-Vives,

signalée en 1950 par une photo, sommairement commentée au long d'une assez mince bibliographie. Le support de l'inscription était une plaque de marbre destinée à un monument funéraire de grande dimension. Elle a été découpée pour un réemploi et seulement le quart de l'inscription, la partie droite portant les fins de ligne, nous est parvenu. Il n'est cependant pas impossible de restituer l'esprit et la destination de ce texte. Il s'agit d'un monument funéraire dédié à une famille évoquée sur trois générations. C'est la famille d'un notable qui a parcouru une carrière équestre, puis municipale. Dans le cadre de cette dernière, il aurait exercé la curatelle d'un temple d'Auguste divinisé à Narbonne, planifié après sa mort. C'est l'occasion pour Michel Christol, sans pouvoir restituer les fonctions précises du commanditaire de l'inscription, d'envisager et décrire les divers degrés du culte impérial, voire d'autres cultes civils de hauts personnages après leur mort.

L'*Utopia* de Thomas More est un beau projet littéraire. Il y a eu une curieuse tentative de réalisation en Nouvelle-Espagne, que Jean-Robert Armogathe, membre de l'Académie, présente à partir de l'examen d'un exemplaire de l'ouvrage de More, *De optimo reipublicae statu, deque noua insula Utopia* (Bâle, 1518), qui porte de nombreuses annotations probablement de la main du premier évêque de Mexico, Juan de Zumárraga. Un proche de ce dernier, Vasco de Quiroga, ordonné prêtre et évêque de Michoacán, avait créé des « villages-hôpitaux » en faveur des Indiens, dont il déplore la pauvreté et en qui il voit des fidèles semblables à ceux de l'Église primitive. D'autre part, dans une *Informacion* adressée à un haut fonctionnaire, il fait une apologie des indigènes et propose d'organiser une république des Indiens sur le modèle de celle de Thomas More « homme illustre et plus qu'humain ». Puis il rédige des *Lois et ordonnances* pour ses villages-hôpitaux vers 1531, écrit repris entre 1539 et 1547. Il y met en place les règles pour rassembler les Indiens dans des villages, afin de leur faire vivre l'expérience des premières communautés chrétiennes. On y reconnaît des détails de l'organisation de l'*Utopie*, notamment des points soulignés et commentés dans les marginalia. Zumárraga avait, en effet, lu de très près le texte de More et porté une attention particulière à la vie sociale, comme à la religion. L'esprit général est de protéger la population indienne, lui procurer un moyen de subsistance, notamment par l'agriculture, assurer sa cohésion, d'où l'insistance sur la vie en commun, celle des enfants étroitement aux côtés des adultes. Quiroga a probablement réussi pour les villages qu'il a créés et gérés jusqu'à la fin de sa longue vie. L'existence en reste documentée jusqu'au début du XIX^e siècle. Mais en 1765 un biographe de Quiroga ne retrouve qu'un seul exemplaire incomplet des Ordonnances, ce qui soulève un doute sur leur application dans la gouvernance des villages. Il y a eu réussite du projet de protection d'une population

défavorisée et victime d'exactions. Mais l'Utopie de More reprise par Quiroga allait plus loin, vers celle du Nouveau monde reconstitué en l'âge d'or de l'Église primitive.

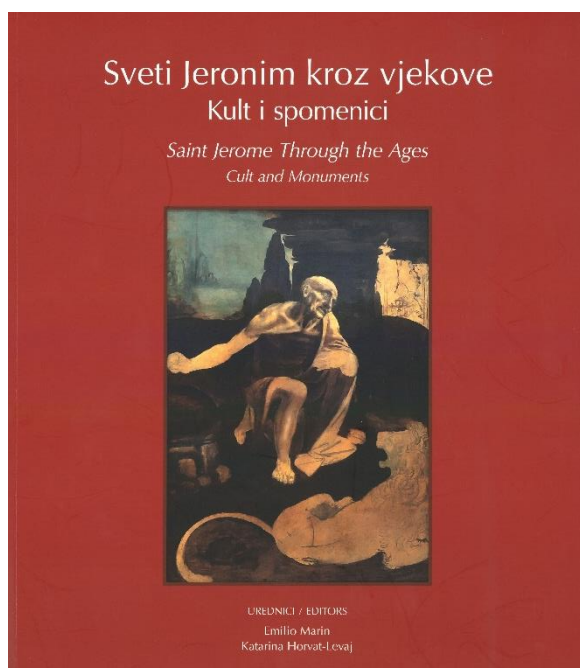
Mme Ani T. Baladian et M. Jean-Pierre Mahé, membre de l'académie, avec le concours de Philippe Dangles, architecte, livrent une étude archéologique et épigraphique du monastère arménien de Bagnayr à partir des archives d'un pionnier de l'archéologie arménienne, T'oros T'oramanean. Architecte de formation, T'oros T'oramanean a consacré sa vie aux monuments anciens de la République d'Arménie. Entre 1903 et 1917 il a beaucoup travaillé sur le site célèbre d'Ani et le monastère de Bagnayr dans ses environs. J. Strzygowski (1862-1941) directeur du Kunsthistorisches Institut de Vienne invita T'oramanean à un séminaire sur l'art arménien et géorgien et lui proposa la publication d'un ouvrage commun. T'oramanean accepta, se rendit à Vienne en 1913 et y apporta sa documentation accumulée depuis 1903. La guerre interrompit les relations. En 1918 J. Strzygowski publia sous son seul nom l'ouvrage *Die Baukunst der Armenier und Europa* exploitant toute la documentation de T'oramanean, dans ce qui « s'appelle un pillage intellectuel ». T'oramanean publia 43 articles mais aucun ouvrage d'ensemble, donnant le résultat de ses travaux accomplis à Ani. Il a écrit lui-même : « Cette spoliation m'a rendu malheureux ; je n'avais plus le courage d'écrire un ouvrage étendu ».

Le monastère de Bagnayr, non loin d'Ani, comportait une église de la Mère de Dieu (Surb Astuacacin), deux chapelles, un vaste *gawit'*, une salle funéraire, puis à l'écart deux chapelles, l'une « hexagonale » à dôme, encore debout. Le *gawit'* est une salle accolée à la façade de l'église. Il a une double fonction, sacrée et profane. C'est un lieu de vie, dont les murs sont porteurs d'inscriptions riches en informations sur leur époque. Les auteurs donnent l'histoire détaillée des premières études épigraphiques des sites d'Ani et incidemment de Bagnayr. Ils ajoutent le relevé des campagnes photographiques menées sur ces sites. T'oramanean se distingue encore comme photographe et fait de ses photographies un catalogue. Vient ensuite l'histoire des dégradations avancées des monuments. Les causes sont multiples : guerres dévastatrices, tremblements de terre, réutilisation de pierres dans la construction de mosquées, de maisons de village, etc. Les archives de T'oramanean livrent cependant assez de documentation en plans, dessins et notes pour la réalisation d'une analyse architecturale. L'épigraphie de Bagnayr est riche de 67 inscriptions répertoriées par les premiers chercheurs, mais certainement pas toutes visibles aujourd'hui en raison de la ruine des monuments.

L'espace épigraphique est partagé entre deux catégories, les inscriptions de donations importantes accomplies par les princes, nobles, évêques, grands négociants, principalement à Ani, dans les grands monuments où les emplacements limités sont achetés, et dans un autre registre les inscriptions de donations modestes de personnages mineurs agissant par leur seule foi, placées dans les monastères de la périphérie, Bagnayr, Horomos, etc. C'est dans leurs inscriptions que la vie sociale se manifeste.

Il y a eu deux périodes de prospérité des monastères, XI^e et XIII^e siècles, au fil d'une histoire pleine de soubresauts politiques, reflétée dans les inscriptions. La qualité de la gravure en grandes lettres, lisibles de loin est appréciable. Quelques graveurs ont donné leur nom. Il y a deux niveaux de langue, arménien classique et moyen-arménien. La plupart des textes sont des dotations funéraires en échange de messes ou prières, des testaments en principe irréversibles, rédigés selon un formulaire théorique : date, gouvernance temporelle et spirituelle, identité du donateur, définition du don, contrepartie spirituelle, par exemple en messes jusqu'à la venue du Christ, bénédiction pour ceux qui respecteront le testament, malédiction pour les transgresseurs. Les auteurs font une étude détaillée de l'histoire des gouvernances évoquées, ce qui revient à une histoire de l'administration des monastères et des administrateurs, puis une analyse des contreparties spirituelles demandées par les donateurs, une sociologie des donateurs. Ils donnent un tableau des donations, rurales en abondance, et aussi en équipements collectifs, ce qui donne beaucoup d'informations sur l'administration urbaine, les artisanats, le commerce, le droit coutumier, notamment les droits civils et patrimoniaux des femmes.

Cette belle étude archéologique et épigraphique est complétée par un corpus des inscriptions comportant la localisation, une photographie dans les rares cas où elle est disponible, une transcription en écriture arménienne, une traduction française et un commentaire de chaque inscription. Le corpus est lui-même complété par un commentaire grammatical de la langue de ces inscriptions qui font preuve d'une constante variabilité phonétique, morphologique, syntaxique à l'interface entre la langue savante ancienne et un parler vernaculaire moyen-arménien. Sont ajoutés un glossaire, les indispensables indices, prosopographique et chorographique, une longue liste des travaux consultés, une liste des figures, l'alphabet arménien. Cet article est en fait une monographie de près de deux cents pages, un modèle qui honore le Journal des Savants. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume des actes du colloque organisé par notre confrère Emilio Marin et par Katarina Horvat-Levaj, à l'occasion du XVI^e centenaire de la mort de S. Jérôme (+420). Du fait de la situation sanitaire, ce colloque n'a pas pu se tenir en 2020 comme prévu, mais la plupart de ceux qui devaient y participer ont envoyé le texte de leurs contributions qui ont été réunies dans un imposant volume. Cet ouvrage de 480 pages, abondamment illustré, a été publié à Zagreb en 2021, en croate et en anglais, sous le titre : *Saint Jerome Through the Ages. Cult and Monuments*, par les Editions de l'Université catholique de Croatie et l'Institut d'histoire de l'art de Zagreb, sous le patronage de l'Académie croate des sciences et des arts.

La vraie figure de S. Jérôme ne se laisse pas saisir facilement, tant son personnage, complexe et polyédrique, présente d'aspects différents et

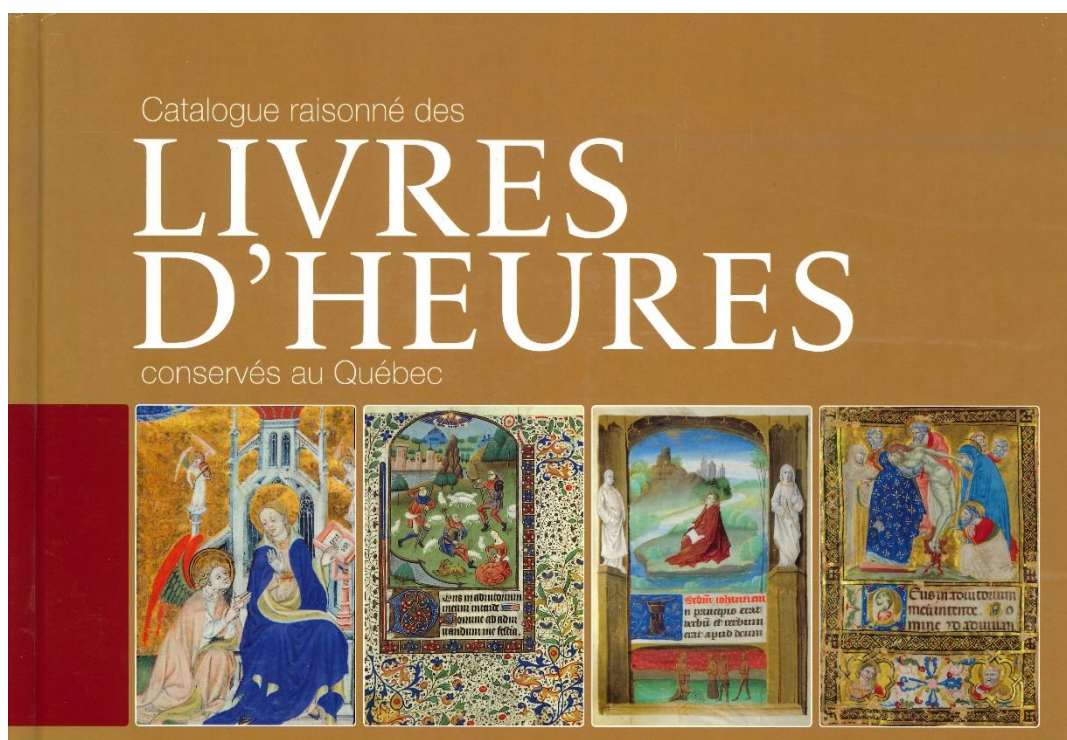
même parfois contradictoires : cet intellectuel imbu de culture classique a rapidement rejeté le modèle cicéronien pour adhérer à l'idéal ascétique, qu'il s'efforça de mettre en œuvre dans le désert de Chalcis, en Syrie, à une époque où l'ascète avait pris la place du martyr au palmarès de la perfection chrétienne. Ce Romain d'Occident, né dans l'Illyricum, fut fasciné par l'Orient, fréquenta Grégoire de Nazianze à Constantinople, où il améliora sa connaissance du grec, et s'installa finalement à Bethléem où il apprit l'hébreu et passa le reste de son existence à traduire la Bible en latin d'après les textes hébraïques. Son œuvre dans ce domaine fut, on le sait, à l'origine de la Vulgate qui allait s'imposer aux siècles suivants dans toute la chrétienté occidentale aux dépens des traductions antérieures. Ce prêtre proche du pape Damase, dont il avait été un des collaborateurs à Rome, fonda en Palestine plusieurs communautés religieuses, tant féminines - avec l'aide de dames de l'aristocratie romaine comme Marcella, Paula et Eustochium - que masculines, ce qui lui valut d'être considéré comme un moine au cours des siècles suivants. Mais lui-même n'a jamais obéi à personne et a été pendant toute sa vie en conflit avec l'évêque de Jérusalem et avec tous ceux, qui au sein de l'Eglise du temps, ne partageaient pas son point de vue, depuis S. Augustin jusqu'à Rufin d'Aquilée, sur des questions théologiques ou doctrinales...

Même si, comme on l'a écrit, « la sainteté ne lui était ni naturelle ni facile », cela ne l'empêcha pas d'être considéré après sa mort comme un saint : Dès le VI^e siècle, on écrivit des Vies de S. Jérôme et, au début du VIII^e siècle, Bède le Vénérable le plaça parmi les Docteurs de l'Eglise, à côté d'Ambroise, Augustin et Grégoire le Grand. Les chrétiens d'Occident lui étaient en effet reconnaissants de leur avoir transmis une version de la Bible caractérisée par sa fidélité littérale au texte hébreu de l'Ancien Testament (« *hebraica veritas* ») et d'en avoir recommandé une lecture selon l'Esprit, qui fut à l'origine de la *lectio divina* pratiquée ensuite pendant des siècles dans les monastères. C'est son souci de donner au peuple chrétien un texte latin aussi exact que possible de la Parole de Dieu qui explique sa popularité dans les sphères dirigeantes de l'empire carolingien, d'Alcuin à Charlemagne et Charles le Chauve, comme le montre bien Jean-Pierre Caillet dans le présent volume. Le même auteur relève à bon droit que cette vision de Jérôme traducteur fidèle de la Bible dans la langue de son temps se retrouve dans des œuvres d'art françaises de la fin du XIV^e siècle, commandées par des rois et des princes pieux et cultivés comme Charles V et son frère, le duc Jean de Berry. Jérôme y est également représenté comme un religieux austère, susceptible de servir de modèle aux moines et aux ermites. Aussi, à la fin du Moyen Age et à l'époque de la Renaissance, de nouveaux ordres à tendance érémitique le prendront-ils comme référence et se placeront-ils sous son nom, les plus importants d'entre eux étant les Hiéronymites, bien implantés dans la péninsule ibérique.

A partir du XVe siècle, comme l'a bien montré Daniel Russo, s'affirme, à partir de l'Italie, une nouvelle image de S. Jérôme, présenté à la fois comme un cardinal de l'Eglise romaine, reconnaissable à son grand chapeau rouge, et comme un intellectuel travaillant dans un cabinet de travail très confortable - son « studiolo » - où il se consacrait à des activités de traduction, mais aussi à la production de commentaires bibliques et de textes de controverse pour la défense de l'orthodoxie doctrinale au sein de l'Eglise catholique. Cette image allait de pair avec une version « folklorisée » de sa vie, tirée de certains textes hagiographiques, dont l'un des principaux épisodes les plus souvent représentés est l'histoire du lion et de l'âne, mise en scène par Carpaccio dans l'église de S. Giorgio dei Schiavoni, à Venise, dans les années 1502-1504. Cette relecture du personnage de Jérôme doit beaucoup à l'influence de l'humanisme et l'on comprend qu'un intellectuel chrétien comme Erasme, soucieux à la fois d'un retour aux textes authentiques des œuvres de l'Antiquité et d'une réforme de l'Eglise, ait vu en lui un modèle à imiter. Parallèlement, la dimension ascétique de sa vie et la rigueur de ses austérités survécurent à travers la figure du pénitent, magnifiquement illustrée par le célèbre tableau inachevé de Léonard de Vinci, conservé aux Musées du Vatican, dont la directrice, Barbara Jatta, a retracé les vicissitudes et montré l'importance au début du présent volume.

Toutes ces données valent pour l'ensemble de la chrétienté européenne, mais le présent colloque a surtout apporté des éléments nouveaux sur le souvenir de S. Jérôme, qui est demeuré vivant dans les contrées d'où il était originaire ainsi que sur les évolutions de son image en Croatie au cours des siècles. La réalité du lien existant entre Jérôme et l'ensemble des régions désignées sous le nom de Dalmatie dans l'empire romain ne fait pas de doute, même s'il dut quitter assez tôt son pays d'origine pour aller achever sa formation littéraire à Rome. En revanche, la localisation exacte de Stridon, où il naquit, a suscité depuis longtemps des controverses entre les érudits croates, car cette bourgade, qui a sans doute disparu lors de l'invasion des Goths qui ravagèrent la province dans les années 380, n'a pas laissé de traces archéologiques. Certains auteurs la placent en Istrie, d'autres aux confins de la Pannonie, à l'intérieur du pays. Comme le montre bien ici même Emilio Marin, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'elle se situait dans le Nord de l'*Illyricum*, dans les environs de Trsat et de Rijeka, région qui gravitait, du point de vue ecclésiastique, dans la mouvance d'Aquileia. Le départ de Jérôme pour Rome, puis pour l'Orient ne mit pas fin aux relations qu'il entretenait avec sa terre natale puisque nous apprenons par sa correspondance qu'il vendit, en 397, le domaine qu'il avait hérité de son père pour financer la construction de son monastère de Bethléem. On ne sait pas grand-chose sur l'histoire de la Dalmatie pendant le Haut Moyen Age, qui fut marquée par une série d'invasions entre le Ve et le VIIIe siècle. Mais son culte dut rester assez populaire puisque, comme le souligne Branka Migotti, sur les 62 églises dédiées à S. Jérôme en Croatie, 23 sont sûrement antérieures au milieu du XVe siècle, époque où, à partir de Venise, son culte se développa dans tout le monde adriatique sous des formes nouvelles. La plupart d'entre elles se situent en Istrie et dans le nord de la Dalmatie. A partir de la seconde moitié du XVe siècle, comme le montre bien Milan Mihaljevic, les humanistes, considérant les Croates comme les successeurs des Illyriens de l'Antiquité, n'hésitèrent pas à affirmer que S. Jérôme avait inventé l'écriture glagolitique et traduit la Bible en croate. Cette croyance n'avait évidemment aucun fondement dans la réalité et, à partir du XVIIIe siècle, il fut démontré de façon indiscutable que l'écriture glagolitique était due à S. Cyrille et Méthode. Mais cette erreur historique est révélatrice de la place reconnue à S. Jérôme chez les Croates, qui furent, jusqu'à la Réforme protestante, le seul peuple européen à avoir le droit d'utiliser la langue populaire dans la liturgie en raison du respect qu'imposait le nom de S. Jérôme. On peut donc dire sans exagération que c'est grâce à lui que la langue et la culture croates ont pu se développer sans entraves à l'époque médiévale et à la Renaissance.

La nation croate finit même par s'identifier à lui, comme l'indique le fait que, dans les années 1393-1396, la province franciscaine de « Slavonie », placée sous le nom de Saint Séraphin, prit le nom de « province de Dalmatie de saint Jérôme », et que l'église de la « Nation Croate » à Rome, reconstruite par le pape Sixte V autour de 1585, fut dédiée à « S. Jérôme des Illyriens ». A une époque où chacune des nations de la chrétienté avait un saint patron, il ne fait pas de doute que Jérôme fut celui de la Croatie, comme le montre bien l'iconographie du saint dans de nombreuses églises de ce pays entre le XVe et le XXe siècle. Mais, dans ce cas, il s'agissait d'un personnage qui bénéficiait à la fois d'un culte universel dans toute la chrétienté et d'un culte bien enraciné dans un pays – la Croatie – qui en avait fait son protecteur particulier. »

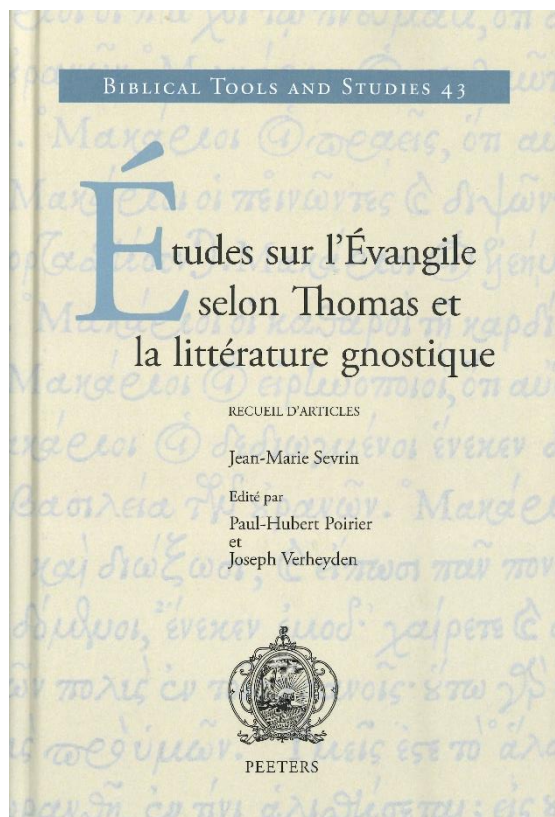


« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le *Catalogue des Livres d'heures conservés au Québec*, réalisé par Mme Brenda Dunn-Lardeau, Professeur à l'université du Québec, et ses collaborateurs, et publié par les Presses de cette université, à Québec en 2018. Ce magnifique volume de 457 pages sur papier glacé, avec plus d'une centaine de reproductions en couleurs, porte sur les Livres d'heures manuscrits et imprimés du Moyen Age et de la Renaissance conservés au Québec, dont il offre un catalogue raisonné comportant des notices très complètes.

Il pourra paraître étrange que de telles œuvres nous viennent d'Outre-Atlantique, mais les recherches de Mme Dunn-Lardeau et de ses collaborateurs ont permis de découvrir que le Québec possède un trésor largement méconnu : un ensemble de 24 Livres d'heures, augmentés de 50 pièces connexes (feuillet de livres démembrés, enluminures découpées), dispersés dans les fonds anciens de divers musées, bibliothèques et archives ecclésiastiques et publiques de la « Belle Province ». Les plus anciens de ces ouvrages sont arrivés d'Europe au temps où le Québec s'appelait la Nouvelle France. Contrairement à une idée reçue, ils n'étaient pas lus seulement par les laïcs, mais aussi par les Jésuites et les Franciscains installés après 1600 dans le Nouveau Monde, et surtout par les religieuses qui les ont soigneusement cachés dans leurs couvents à la suite de l'occupation anglaise. Aux XIX^e et XX^e siècles commença une nouvelle vocation pour ces livres de dévotion : ils devinrent des objets de collection à la faveur de la résurgence du goût pour le Moyen Age et pour les enluminures de cette époque. Aussi divers manuscrits précieux furent-ils achetés alors par des bibliothèques universitaires canadiennes, ainsi que par des particuliers qui s'intéressaient à l'histoire du livre. Le présent catalogue raisonné dévoile ce précieux patrimoine d'origine européenne qui couvre la période allant de 1225 à 1583. La plupart de ces ouvrages, presque tous manuscrits, sont remarquables par leur qualité et leur diversité textuelle et iconographique. Comme ils sont pour la plupart antérieurs au Concile de Trente qui imposa dans toute l'Eglise catholique la lecture de l'office liturgique romain, on trouve ici des Livres qui contiennent les « Heures » de Paris, Besançon, Rouen, Thérouanne, ou Sarum. Une attention particulière a été portée par les éditeurs à leur codicologie, à leur histoire complexe et à l'identification des enlumineurs ou graveurs.

Si la plupart de ces œuvres fascinent par leur raffinement, quelques images peintes de façon plus expéditive sont l'expression de la piété populaire. Le catalogue met en effet en évidence des dévotions rarement rencontrées (au lait de la Vierge, aux plaies du Christ), ainsi que quantité de prières indulgenciées. S'y fait entendre aussi la peur de la mort subite et de la peste. Quelques possesseurs ajoutent des prières à leurs saints patrons, comme S. Sebald, peu connu en dehors de la ville de Nuremberg, qui fait l'objet d'une belle miniature. Signe de renouveau, un magnifique Livre d'heures issu des Pays-Bas septentrionaux, copié pour l'essentiel en moyen-néerlandais, illustre l'essor de la *Devotio moderna*. Et rompant même avec l'idée même d'un usage privé de ces livres, les *Heures de Notre-Dame* (1583), commandée par Henri III pour une confrérie de pénitents, contiennent un encart musical qui en font un instrument de dévotion collective. Enfin, si les livres d'Heures des collections du Québec témoignent de l'histoire religieuse, artistique et culturelle de leur temps, ils reflètent aussi l'implication à divers degrés de femmes non seulement comme lectrices, mais également dans leur production. Que l'on pense au manuscrit enluminé par la Carmélite Cornelia Van Wulfscherchke, à telle commanditaire portraiturée au beau milieu d'une Annonciation ou à Renée de Bourbon, commanditaire de la traduction en français par Pierre Gringoire des *Heures de Nostre Dame*», le seul Livre d'Heures à avoir été censuré en Sorbonne, et à Madeleine Boursette, la veuve de François Regnault, qui a imprimé des Heures à Paris en 1547.

Le catalogue de Mme Dunn-Lardeau, qui contribue à faire connaître l'importance de l'héritage européen textuel et iconographique conservé en Amérique du Nord, et tout particulièrement au Québec, a vocation à devenir un ouvrage de référence pour les historiens et les historiens de l'art des derniers siècles du Moyen Age et des débuts de l'époque moderne. On ne peut que féliciter cette spécialiste de la *Légende Dorée* et ses collaborateurs pour cet ouvrage à la fois très beau et très utile, qui met à notre disposition pour la première fois tant de manuscrits inconnus a vocation à devenir un ouvrage de référence pour les historiens et les historiens de l'art des derniers siècles du Moyen Age et de belles images. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de Joseph Verheyden, professeur à la Katholieke Universiteit Leuven, et de moi-même, l'ouvrage que nous avons édité et qui s'intitule *Études sur l'Évangile selon Thomas et la littérature gnostique. Recueil d'articles* de Jean-Marie Sevrin, paru dans la collection «Biblical Tools and Studies», vol. 43, Leuven-Paris-Bristol CT, Peeters, 2021, XIV-342 pages.

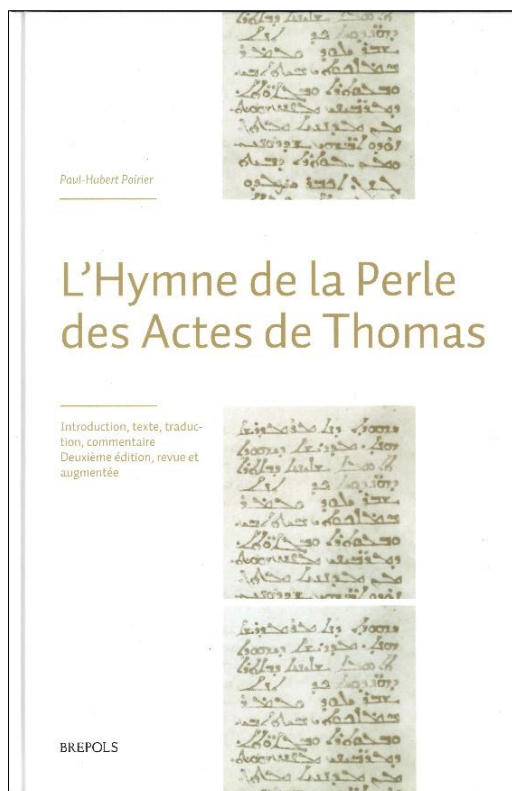
Jean-Marie Sevrin, qui a enseigné le Nouveau Testament à la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, à Louvain-la-Neuve, de 1981 à son éméritat, en 2008, avait consacré ses premiers travaux au gnosticisme et aux textes coptes nouveaux découverts à Nag Hammadi, en Haute Égypte, vers la fin de l'année 1945. Il y eut tout d'abord sa thèse de doctorat en théologie soutenue à l'Université catholique de Louvain, en 1972, intitulée *Pratique et doctrine des sacrements dans l'Évangile selon Philippe*, travail demeuré inédit mais dont les conclusions ont été présentées dans un important article paru en 1974. Dans les années qui suivirent, il rédigea plusieurs articles sur d'autres textes de Nag Hammadi, dont *l'Exégèse de l'âme* et *l'Apocryphon*

(ou *Lettre apocryphe*) de Jacques. Mais c'est surtout *l'Évangile selon Thomas* qui, dès 1977 et pour plus de trois décennies, retint l'attention de Jean-Marie Sevrin. Il publia neuf articles sur le nouvel évangile, et un dixième qui l'envisageait au sein d'un groupe d'écrits qui, à l'instar de *Thomas*, rassemblent paroles de Jésus et paraboles (*Apocryphon de Jacques*, *Livre de Thomas*, *Dialogue du Sauveur*). Si les circonstances n'ont pas permis à Jean-Marie Sevrin de donner l'édition commentée de *l'Évangile selon Thomas* qu'il envisageait, on trouve dans ces articles l'esquisse substantielle d'une interprétation cohérente et solidement argumentée. On en aura d'ailleurs une idée précise dans la traduction annotée de *l'Évangile selon Thomas* qu'il a livrée pour les *Écrits gnostiques* de la Pléiade (Gallimard, 2007). Sevrin a également signé, dans le même ouvrage, la traduction de *l'Exégèse de l'âme*. Il avait auparavant, en 1983, publié l'édition, la traduction et le commentaire de cet écrit dans la *Bibliothèque copte de Nag Hammadi* (section «Textes», vol. 9, Presses de l'Université Laval).

Jean-Marie Sevrin s'est également intéressé aux rites et aux pratiques sacramentelles attestés par les textes de Nag Hammadi et leurs parallèles, intérêt qui s'est matérialisé dans un ouvrage majeur qui fait toujours autorité, le *Dossier baptismal séthien. Études sur la sacramentaire gnostique* (parue dans la section «Études» de la *Bibliothèque copte de Nag Hammadi*, au vol. 2, Presses de l'Université Laval, 1986). L'auteur y procédait à une analyse littéraire et doctrinale serrée de sept écrits coptes : *l'Apocryphon* (ou *Écrit secret*) de Jean, la *Prôtennoia Trimorphe*, *l'Évangile des Égyptiens* (ou *Livre sacré du Grand Esprit invisible*), *l'Apocalypse d'Adam*, *Zostrien*, *l'Écrit sans titre* ou *Anonyme* du Codex Bruce et *Melchisédek*, tous des compositions d'une redoutable complexité, dont il a bien montré qu'ils s'inscrivaient, chacun à leur manière, sur une même trajectoire et constituaient autant de pièces d'un même puzzle révélant un rite baptismal concret. Par-delà l'analyse du dossier baptismal séthien qu'il avait menée avec brio, Sevrin montrait que les textes qu'il avait étudiés permettaient de reconnaître une existence historique à des pratiques rituelles émanant d'une même «famille» gnostique.

Le présent ouvrage rassemble dix-sept contributions de Jean-Marie Sevrin, articles parus dans des revues ou chapitres de collectifs. Neuf portent sur *l'Évangile selon Thomas*, dont l'un, sur *l'Évangile selon Thomas* comme exercice spirituel, a fait l'objet d'une communication devant notre compagnie le 12

décembre 2008, six sur d'autres textes du corpus de Nag Hammadi, et deux sur des questions touchant le gnosticisme, dont celle, depuis longtemps débattue, des adversaires corinthiens de l'apôtre Paul, volontiers qualifiés de gnostiques. Les travaux de Jean-Marie Sevrin sur la littérature gnostique s'inscrivent dans une riche et longue tradition louvaniste illustrée par Lucien Cerfaux, Gérard Garitte et Boudewijn Dehandschutter, pour ne mentionner que ces noms. Une tradition marquée par l'attention prêtée aux sources, la solidité des analyses et la mesure dans les conclusions. Trois index, biblique, des textes et auteurs anciens, et des auteurs modernes, complètent l'ouvrage et permettront d'en tirer le meilleur profit. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, l'ouvrage dont je suis l'auteur, intitulé *L'Hymne de la Perle des Actes de Thomas. Introduction, texte, traduction, commentaire*. Deuxième édition, revue et augmentée, paru dans la collection «Homo religiosus», série II, vol. 21, Turnhout, Brepols, 2021, 471 pages.

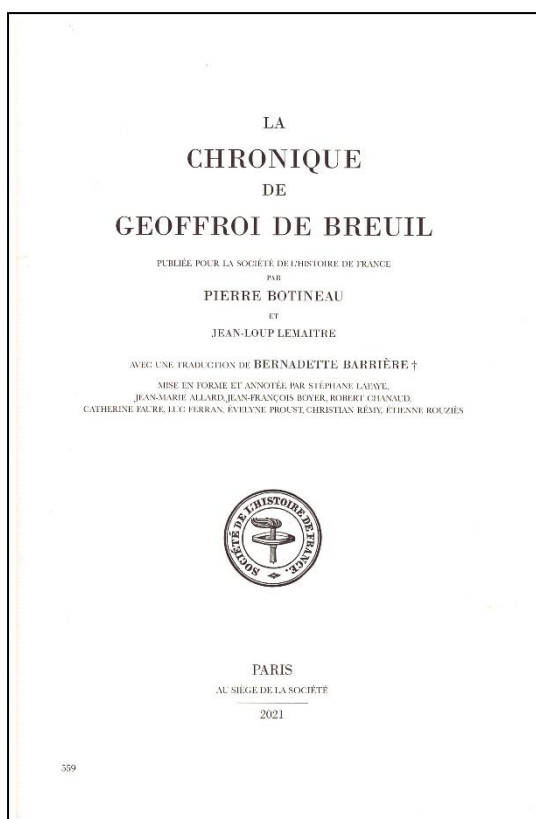
Cet ouvrage est la réédition d'un ouvrage paru en 1981 dans la première série, au volume 8, de la collection «Homo religiosus», que le professeur (et futur cardinal) Julien Ries avait créée au Centre d'histoire des religions de Louvain à Louvain-la-Neuve. Il reprenait une thèse en histoire des religions soutenue devant l'Université des sciences humaines de Strasbourg (aujourd'hui Université Marc Bloch Strasbourg II), l'année précédente.

Les *Actes apocryphes de Thomas*, qui racontent l'activité missionnaire et le martyre de l'apôtre en Inde, figurent au nombre des cinq grands Actes apostoliques anciens, avec ceux de Jean, de Pierre, d'André et de Paul. Connus par une version syriaque et une version grecque, ainsi que par des formes dérivées en latin et dans plusieurs langues orientales, les *Actes de Thomas*

sont les seuls à nous être parvenus en entier. Même s'ils appartiennent au genre du récit romanesque et se rapprochent à ce titre des romans de l'Antiquité gréco-latine, les *Actes de Thomas* intègrent des éléments que l'on ne retrouve guère dans cette littérature : des prières, des épicleses ou invocations baptismales et eucharistiques, des discours au fil desquels l'apôtre propose un message caractérisé par un idéal de renoncement sexuel, des descriptions de rites baptismaux et eucharistiques, et des hymnes, dont le plus fameux est sans contredit l'«Hymne de Judas Thomas l'apôtre, quand il était au pays des Indiens », mieux connu sous le titre d'«Hymne de la Perle» ou d'«Hymne de l'âme», considéré à juste titre **comme le plus célèbre poème de la littérature syriaque, qui anticipe les récits de la quête du saint Graal**. Transmis en syriaque et en grec, par un seul manuscrit dans chacun des cas, et par une paraphrase byzantine, l'Hymne de la Perle se présente sous la forme d'un récit qui raconte l'épopée d'un jeune prince oriental envoyé en Égypte pour en rapporter une perle, précieuse et unique, gardée par un serpent. On a volontiers vu dans ce poème, dont la composition est antérieure à celle des *Actes de Thomas* et remonte à l'époque parthe, une évocation plus ou moins gnostique de la destinée de l'âme, d'origine céleste, en exil dans le corps et la matière. Une lecture plus attentive de l'hymne permet cependant de le situer dans un contexte historique et doctrinal précis, celui de la réappropriation des *Actes de Thomas* par les manichéens, qui ont vu dans l'hymne une évocation poétique saisissante de la vocation et de la destinée de Mani.

Comme celui de 1981, cet ouvrage propose une édition et une traduction française des trois versions de l'Hymne de la Perle, précédées d'une introduction et suivies d'un commentaire. L'ouvrage original, paru il y a de cela quatre décennies, a cependant été profondément remanié. Le compte rendu de l'histoire de la recherche a été mené à terme jusqu'à l'année 2020 et la bibliographie, complétée; les textes syriaques et grecs, et les citations dans d'autres langues orientales ont été ressaisis; une synthèse des versions de l'Hymne de la Perle a été ajoutée; les index ont été complétés et enrichis. Les conclusions auxquelles j'étais parvenu en 1980 sur l'origine de l'Hymne de la Perle, et l'interprétation que j'en avais alors proposée me paraissent toujours valables et, sauf sur des points de détail, je n'en ai point changé. Comme l'indique la tradition manuscrite des *Actes de Thomas*, l'Hymne de la Perle est une pièce interpolée, antérieure à ceux-ci, dont l'étude des titres et des toponymes qu'on y trouve oriente vers

l'Iran et plus précisément vers le monde parthe. L'Hymne tire son origine de la littérature populaire et il prend la forme d'un récit initiatique qui a essentiellement pour objet de raconter un envoi en mission, sous la forme d'une quête, dont le but est de soumettre le héros, un jeune prince, à une épreuve, au terme de laquelle il entrera en possession de l'héritage auquel sa naissance le destine. Dans cette perspective, la quête de la perle est le passage obligé qui permettra au héros de se qualifier pour assumer la rôle qui lui est réservé. L'insertion de l'Hymne de la Perle dans les *Actes de Thomas* s'explique par les pratiques littéraires des manichéens, qui furent des lecteurs assidus des *Actes*. Ils ont mis l'Hymne dans la bouche de l'apôtre Thomas pour en faire une illustration anticipée du destin de Mani et une parabole de ce qu'avait été sa mission, à l'instar de celle de Thomas. Cette hypothèse qui fait de l'Hymne de la Perle une œuvre manichéenne, au sens non pas d'une œuvre composée ou même remaniée par les manichéens, mais d'une œuvre qu'ils auraient adoptée, s'appuie sur les habitudes littéraires des manichéens et sur la mise en scène de la vocation de Mani que nous a révélé le codex manichéen de Cologne intitulé *Au sujet de l'origine de son corps*, une vie grecque de Mani découverte en 1970. »



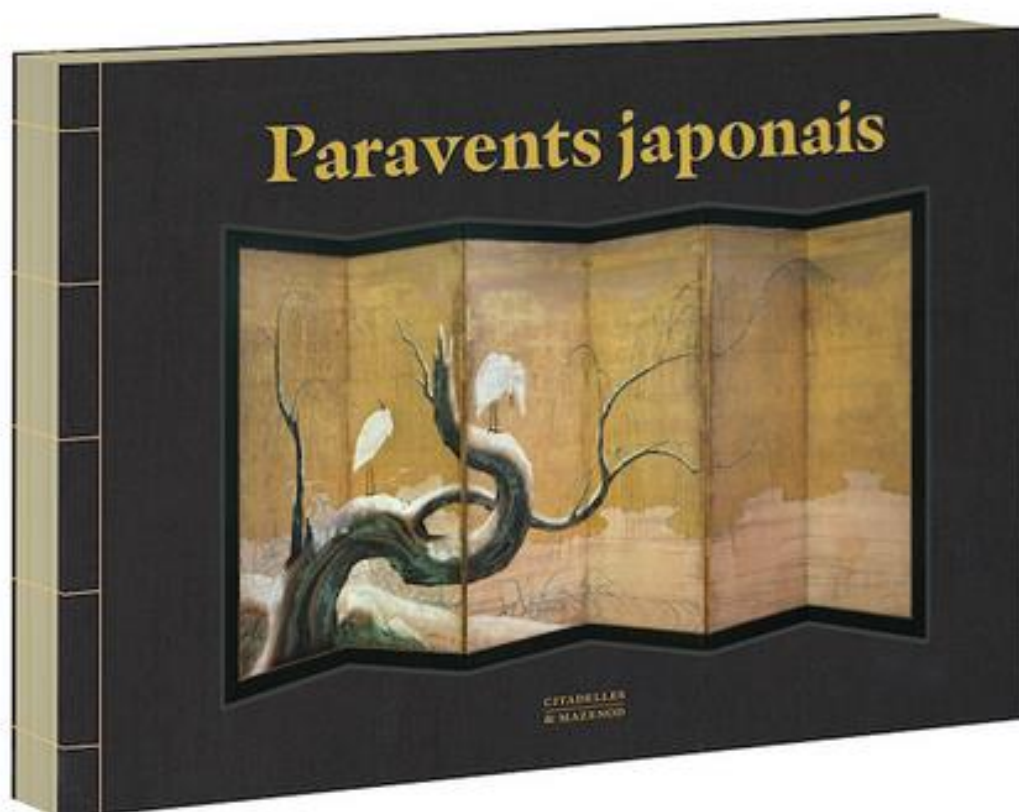
« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie la chronique limousine du XII^e siècle qui vient d'être rééditée et retraduite sous l'égide de la Société de l'Histoire de France. Son auteur est désigné alternativement avec deux surnoms : il est ici Geoffroi de Breuil sur la couverture et à l'intérieur, en titre courant, Geoffroi de Vigeois. C'est la seconde de ces dénominations qui est la plus usuelle au royaume des historiens modernes. Sa chronique a été connue d'eux et utilisée par eux depuis longtemps, grâce à une édition du Père Philippe Labbe (1657) et à une traduction parue à Tulle à la fin du XIX^e siècle, due à François Bonnélye, mais ni l'une ni l'autre ne sont irréprochables. On manquait donc cruellement d'une édition critique et d'une traduction annotée de cette œuvre précieuse. Diverses circonstances les ont retardées et on doit à l'énergie et au dévouement de notre auxiliaire Jean-Loup Lemaître, fer de lance de l'entreprise, de les avoir aujourd'hui en mains: il a aidé Pierre Botineau à reprendre sa thèse de l'École des Chartes en date de 1964, il a complété le travail qui laissait de côté le livre II, il a veillé à ce que la traduction préparée par Bernadette Barrière soit revue et annotée par toute une équipe de ses collègues et étudiants.

Cette réalisation était en tous points difficile. La traduction manuscrite, étudiée ici dans une longue introduction de Pierre Botineau, est complexe et ne permet pas d'arriver à un texte entièrement sûr, en dépit des grandes améliorations apportées ici avec un appareil critique important. Sur le fond, cette chronique qui s'interrompt brusquement en 1184, peut-être à cause de la mort de Geoffroi de Vigeois, se présente de manière un peu décousue, souvent allusive, sans autre dessein d'ensemble bien palpable que de mémoriser, trier ou réinventer l'histoire religieuse et féodale d'un « petit monde », depuis l'an mil et densément au cours du dernier demi-siècle, en l'articulant avec des aperçus sur le vaste monde chrétien, notamment avec des échos, rumeurs et légendes des deux premières croisades. Souvent on peine à comprendre certains mots et certains enchaînements, même si l'annotation présentée ici, à défaut de tout éclaircir, procure des identifications, des repères chronologiques et des références qui faciliteront beaucoup l'utilisation du texte.

Ces caractères de la chronique de Geoffroi de Vigeois, tout en gênant notre compréhension exacte, en maint endroit, de ce qu'il avait en tête, font aussi son immense intérêt: elle nous fait connaître des épisodes sociaux et religieux, elle nous transmet des sentiments et porte la trace de débats et de combats mieux que tout autre document méridional de ce temps. Sur plusieurs points importants elle constitue la source unique ou quasiment. Elle est en effet la principale œuvre historique et narrative de l'Aquitaine et même de toute l'Occitanie au XII^e siècle. Les princes méridionaux, ducs d'Aquitaine et vicomtes de Limoges, comtes de Toulouse, vicomtes de Béziers et roi d'Aragon font irruption régulièrement dans le récit de Geoffroi de Vigeois. Il livre régulièrement des fragments d'histoire et de légende des barons proches de lui (« princes » de châteaux), avec récit de leurs guerres féodales ou défis chevaleresques, et des sanctuaires avec leurs reliques et leurs miracles. Attaché à son terroir, Geoffroi de Vigeois a un profil et des intérêts proches de ceux d'Adémar de Chabannes, de sorte qu'il est intéressant de comparer leurs chroniques entre elles, à cent-cinquante ans de distance : c'est bien le même monde, à divers égards, et cependant les mutations de « l'an 1100 » sont désormais perceptibles, avec des adoubements, des forces bourgeoises, un christianisme d'action. Tout cela appelle d'ailleurs un rapprochement avec les évolutions de la France du Nord au XII^e siècle, et cette chronique est bien un double témoignage de

la parenté entre les pays d'oc et d'oïl et de certaines spécificités des premiers : ainsi n'y a-t-il pas ici de tournois, mais des émulations entre chevaliers dans la consommation ou destruction ludiques de choses de grand prix (poivre ou même chevaux comme à Beaucaire en 1169 dans un épisode un peu énigmatique : I. 69-4). Toute la seconde moitié de la chronique procure enfin un témoignage essentiel sur les troubles de l'Aquitaine durant les dix dernières années (1173-1183). Les conflits de princes et de barons amènent des bandes de routiers dont Geoffroi de Vigeois décrit les ravages et les transgressions de manière dramatique : ils s'en prennent aux églises où sont les trésors, ils jouent sûrement de la terreur qu'ils inspirent. Pour les combattre, le clergé aquitain lance ou cautionne des sortes de guerres saintes de l'intérieur, de manière classique en 1177 au Limousin, novatrice au Velay en 1182-3 avec la confrérie de l'*Agnus Dei* du Puy. Geoffroi de Vigeois n'ignore pas non plus l'hérésie que nous appelons cathare, combattue brièvement par la petite croisade de Lavaur (1181), et il évoque aussi les juifs avec hostilité.

Les études médiévales sont donc enrichies par ce volume achevé grâce à l'énergie judicieuse de notre auxiliaire Jean-Loup Lemaître, qui met à la disposition des historiens une édition excellente. La traduction proposée, très bonne dans l'ensemble, sera toutefois susceptible en certains points de débats et d'améliorations : l'équipe de neuf personnes qui a relayé Bernadette Barrière aurait pu, par exemple, reconnaître Géraud d'Aurillac au chapitre I.20 (p.147), ou substituer Archembaud à Guillaume pour la paix évoquée en I.29 (p.149), ou encore en I.58-3 (p.193) traduire *placitum* par procès plutôt que par accord, ce qui ferait mieux comprendre ce qui suit. Pour autant il faut savoir gré à ceux et à celles qui nous procurent ici un instrument de travail très précieux. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé *Paravents japonais. Par la brèche des nuages*, publié sous la direction scientifique d'Anne-Marie Christin, et dont Terada Torahiko et moi-même avons assuré la coordination éditoriale, aux éditions Citadelles et Mazenod en 2021¹, 280 p. et 250 illustrations en couleurs, une chronologie en lien avec les thématiques abordées dans l'ouvrage et une bibliographie générale.

Professeure à l'université Paris Denis Diderot (aujourd'hui Université de Paris) et fondatrice du Centre d'étude de l'écriture et de l'image (CEEI), Anne-Marie Christin souhaitait consacrer au thème des paravents japonais un ouvrage d'envergure en associant à sa réflexion des contributeurs français et japonais venant d'horizons divers (monde académique, conservation muséale, monde artistique). Elle y a travaillé de nombreuses années jusqu'à son décès prématuré en 2014. Le manuscrit avait alors atteint un certain degré d'aboutissement, sans être parfaitement achevé, et l'iconographie restait à constituer presque entièrement. Au début de l'année 2019, Terada Torahiko de l'université de Tôkyô et moi-même avons accepté de relever le défi et d'accompagner l'ouvrage jusqu'à sa parution, chez Citadelles et Mazenod. Devant le caractère inabouti du dossier, nous avons été amenés à prendre un certain nombre de décisions éditoriales en complétant les passages lacunaires du texte, mais aussi en restructurant l'ensemble de l'ouvrage en accord avec les attentes de la maison d'édition, et ce, tout en restant autant que possible fidèle à l'esprit d'Anne-Marie Christin. L'ouvrage a également pris une dimension

¹ <https://citadelles-mazenod.com/livres-exceptionnels/518-paravents-japonais>

internationale puisque paraissent au même moment que l'édition française, une édition en italien chez Rizzoli / Mondadori² et une édition en anglais chez Abbeville Press³.

Comme son titre l'indique, cet ouvrage porte sur les paravents japonais, un type d'objet monumental largement moins connu du grand public que les estampes, à la fois sur le plan de ses caractéristiques formelles et techniques, de ses fonctions et de son histoire. Il n'a pas d'équivalent aujourd'hui dans le monde francophone. En effet, aucun livre n'a été consacré à ce thème depuis une vingtaine d'années dans cette langue, et les volumes publiés précédemment sont aujourd'hui à peu près introuvables⁴. De plus, ce livre en propose une approche singulière. Fruit d'une collaboration exceptionnelle entre des spécialistes du paravent ou de thématiques liées en France et au Japon, il est né du désir d'Anne-Marie Christin d'aborder le paravent japonais, non comme une image plane, mais comme un objet en trois dimensions. Son principe général est en effet éclairé par l'introduction dans laquelle elle développe une approche culturelle et comparatiste de « l'espace oblique » en opposition à la culture européenne du « trompe-l'œil » se déployant sur une surface le plus souvent à deux dimensions et d'un seul tenant.

Bien avant le « pli » baroque cher à Gilles Deleuze, le paravent japonais a en effet vocation à être utilisé plié, et non à plat. Il constitue donc un espace foncièrement tridimensionnel, d'autant plus qu'il est le plus souvent dédoublé depuis l'époque médiévale, les deux éléments de la paire étant matériellement disjoints : les motifs s'y répondent d'une feuille à l'autre, voire d'un paravent à l'autre dans le cas des paires, ils s'y cachent ou s'y révèlent au regard de spectateurs mobiles, conviés à un exercice actif de dévoilement qui s'apparente à celui de la lecture. Anticipé par le peintre, le principe du pli et du discontinu permet de voir surgir une infinité d'images différentes selon la position que le spectateur occupe face au support, et de jouer sur le « caché/montré » – ou plutôt le « caché/révélé » de cette forme expressive, pour reprendre les termes proposés par Anne-Marie Christin (p. 24). Du fait de sa nature même, le paravent s'offre au regard selon un parcours que le peintre a intégré par avance dans la composition d'ensemble, et tire « sa nécessité non seulement de ce qu'il désigne frontalement, mais du surgissement biaisé de ses motifs » (*ibid.*). Le spectateur joue donc dans l'appréhension de l'image un rôle d'autant plus actif que ses déplacements modifient ce qu'il perçoit : il est au centre du dispositif plastique et l'anime par sa propre mobilité. La singularité de ce support a ainsi ouvert la voie au Japon à une réflexion picturale d'une profonde originalité sur l'agencement des formes, des plans et des couleurs.

L'ouvrage est structuré en trois parties, successivement « Le paravent : jeux de surfaces et multifonctionnalité », qui aborde les fonctions multiples du paravent (usages pratiques, symboliques et rituels), « Des origines à la fin du XVI^e siècle. Le paravent comme apanage des élites » et « L'époque d'Edo. Splendeur aristocratique et appropriation bourgeoise », qui permettent d'articuler l'évolution de ce support sur le temps long (évolution technique, genres, etc.) et les thématiques liées (paradigme de l'espace oblique, association avec d'autres supports tels que le livre et l'éventail plié, etc.). Enfin, l'épilogue « Paravent et modernité » permet de souligner l'importance du paravent et de son espace monumental dans la création moderne et contemporaine. »

² <https://www.rizzolilibri.it/scheda-libro/9788891831637/>

³ <https://www.abbeville.com/books/japanese-screens-867-b>

⁴ Henri Scrépel, *Les Paravents japonais de paysages*, 4 vol., Paris, Henri Scrépel, 1982-1985 ; Miyeko Murase, *L'Art du paravent japonais*, trad. de l'anglais par ^{SEP}W. O. Desmond, Arcueil, Anthèse, 1990 ; Claire Illouz, *Les Dessous du paravent japonais : exploration d'une technique picturale à trois dimensions*, Puteaux, EREC, 1999.